

## **J'ai lu 550 pages... et j'ai abandonné**

Vous commencez à me connaître, mais il y a quand même des choses que vous ne savez pas. Voici deux d'entre elles : la première est que, avant, quand j'arrivais dans une nouvelle ville, j'allais tout de suite m'inscrire à la bibliothèque parce que j'adore lire. La deuxième est que à chaque voyage en France, je vais à la FNAC - qui est une grande chaîne de librairies - et j'achète des livres à ramener avec moi. Et pour être plus précise, j'adore particulièrement les romans policiers. Honnêtement, je crois que 90 % des livres que je lis sont des romans policiers. C'est également le cas des séries que je regarde. S'il n'y a pas un meurtre, une disparition, un secret de famille ou au minimum un voisin au comportement suspect, j'ai du mal à m'intéresser à l'histoire. Bon, 90 %, c'est peut-être exagéré, mais pas beaucoup. Disons que, lorsque je choisis un livre ou une série, la présence d'un cadavre sur la couverture ou l'affiche augmente considérablement mes chances de l'acheter ou de la regarder.

Et, en général, je trouve les romans policiers très bons. Évidemment, il y en a que j'aime plus que d'autres, mais je suis rarement vraiment déçue. J'aime essayer de comprendre qui est le meurtrier, observer les personnages, repérer les petits détails et construire mes propres hypothèses. Une hypothèse, c'est une explication possible que l'on imagine avant de connaître la vérité. Dans un roman policier, on soupçonne souvent plusieurs personnes. D'abord le mari, ensuite le voisin, puis la sœur qui semble beaucoup trop gentille pour être honnête. Ou alors c'est le collègue, celui qui ne parle pas beaucoup. Ou qui parle trop. Et parfois, on revient au mari, parce que c'est forcément lui. Et en général, on se trompe complètement. Et ça, c'est encore mieux.

Mais voilà, il y a quelques semaines, j'ai lu un roman policier en anglais qui faisait plus de 600 pages. Je précise immédiatement que la longueur n'était pas le problème. Un bon livre de 600 pages ne me fait pas peur. Au contraire, si l'histoire me plaît, je suis plutôt contente de savoir qu'elle va durer longtemps. Disons que c'est un peu comme une bonne série avec six saisons : on sait qu'on ne devra pas chercher quelque chose de nouveau dès le lendemain.

Cette fois, malheureusement, l'histoire n'avancait pas. Il y avait plusieurs histoires parallèles qui ne semblaient pas vraiment liées au sujet principal. Chaque fois que je pensais que l'enquête allait enfin progresser, l'auteur nous présentait un nouveau personnage, une nouvelle famille ou un nouvel événement arrivé vingt ans plus tôt. Moi, je voulais savoir qui avait tué les victimes, mais il fallait apparemment que je connaisse aussi toute l'histoire de la ville, les problèmes professionnels d'un personnage secondaire et l'emploi du temps d'un troisième personnage qui n'apparaît que dans un chapitre.

Bref, j'ai mis énormément de temps à lire ce livre. Chaque soir, je le reprenais, je lisais quelques pages, juste pour constater que l'enquête n'avait presque pas avancé. Du coup, je le reposais. Et le lendemain, je recommençais. Ce qui m'a poussée à continuer, c'est que je voulais connaître l'identité du meurtrier. On est d'accord : quand on lit un roman policier, on veut vérifier si le coupable est bien la personne qu'on soupçonnait. Même quand le livre nous ennuie, on veut au moins obtenir cette réponse. Après tout, on l'a mérité, non ?

J'ai donc continué. Mais j'ai souffert. Bon, "souffrir" est peut-être un peu fort. Je n'étais pas en danger et personne ne m'obligeait à lire. J'aurais pu fermer le livre à n'importe quel moment. Mais je voulais connaître la fin. Alors j'ai lu 100 pages, puis 200, 300, 400 et enfin

plus de 500 pages. Et à environ 50 pages de la fin, l'auteur a révélé l'identité du meurtrier, ou plutôt de la meurtrière. Et là, j'ai perdu toute motivation.

Il restait une cinquantaine de pages. Probablement des explications, les conséquences des crimes, le retour au calme et sans doute quelques informations sur ce qui allait arriver aux personnages. Mais je n'en pouvais plus. Je connaissais la meurtrière. C'était terminé pour moi. J'ai refermé le livre et je l'ai posé sur la table. Je n'ai même pas lu les 50 dernières pages.

Et, pour être tout à fait honnête, je n'ai même pas eu honte. Après tout, qu'est-ce que 50 pages non lues sur un livre de plus de 600 pages ? Techniquement, j'avais lu plus de 90 % du roman. À l'école, avec plus de 90 %, on obtient une excellente note. Je considère donc que j'ai presque terminé ce livre avec mention. Mais cette expérience m'a fait réfléchir. D'abord, pourquoi est-ce que j'ai continué aussi longtemps ? Et surtout, est-ce qu'il faut toujours finir un livre qu'on a commencé ?

Pendant longtemps, j'ai pensé que oui. Quand je commençais un livre, je devais le terminer. Abandonner après 50 ou 100 pages me donnait l'impression d'avoir échoué. Je pouvais abandonner une série, un film ou un puzzle sans trop de difficulté, mais abandonner un livre me semblait presque immoral. Allez savoir pourquoi... Ça, c'est une expression pour dire "Je ne sais pas pourquoi et c'est difficile à expliquer."

Je trouve vraiment que cette culpabilité est étrange. Quand on commence un yaourt et qu'on découvre qu'il n'est pas bon, on ne se dit pas : "Par respect pour le fabricant, je dois absolument le terminer." Quand on regarde un film qui nous ennueie, on éteint la télé ou on sort de la salle de cinéma. Mais avec les livres, c'est comme si j'avais signé un contrat. Dès que j'ai lu la première page, je suis obligée d'aller jusqu'à la dernière, même si chaque chapitre me semble plus long et plus ennuyeux que le précédent. Mais alors... pourquoi ?

Il y a peut-être d'abord l'idée que lire est une activité sérieuse et positive. On nous répète depuis l'enfance qu'il faut lire, que la lecture développe l'imagination, enrichit le vocabulaire et nous aide à réfléchir. Tout cela est probablement vrai. Mais, à force de présenter la lecture comme une activité importante, on finit parfois par la transformer en devoir. On ne lit plus parce qu'on en a envie. On lit parce qu'il faut lire.

Il y a aussi le respect pour l'auteur. Une personne a passé des mois, peut-être plusieurs années, à écrire ce livre. Elle a imaginé les personnages, construit l'histoire et corrigé son texte des dizaines de fois. Est-ce qu'on ne devrait pas lui laisser une chance jusqu'à la fin ? Peut-être. Mais l'auteur ne sait pas que j'ai arrêté son livre à la page 550. Il n'est pas assis devant moi en train de surveiller ma lecture.

Et puis, respecter le travail d'un auteur ne signifie pas nécessairement aimer le résultat. Je peux reconnaître qu'un livre a demandé beaucoup de travail mais décider qu'il ne me convient pas. Tous les livres ne sont pas faits pour tous les lecteurs. Un style que je trouve lent peut plaire à quelqu'un d'autre. Une histoire qui me semble compliquée et étrange peut passionner une autre personne. Dire "ce livre n'est pas pour moi", ce n'est pas la même chose que dire "ce livre est mauvais". La preuve ? Le roman policier dont j'ai parlé au début de cet épisode est un bestseller. Un bestseller ! Et moi, qui adore les romans policiers, j'étais prête à arrêter après 50 pages.

C'est possible aussi que ce ne soit tout simplement pas le bon moment. Oui, ça, franchement, j'y crois. Certains livres demandent plus d'attention que d'autres. Si on est fatigué, préoccupé ou très occupé, on peut avoir du mal à entrer dans une histoire pourtant excellente. Et puis on a des périodes, comme dans la mode. On ne s'habille pas de la même façon depuis qu'on a vingt ans. On n'aime pas les mêmes choses que quand on avait vingt ans. Idem (ça veut dire que c'est la même chose) pour les livres. On peut abandonner un

livre aujourd'hui et l'adorer quelques années plus tard. Cela m'est déjà arrivé de reprendre un livre qui ne m'avait pas intéressée la première fois et de me demander pourquoi je ne l'avais pas fini. Le livre n'avait évidemment pas changé. C'est moi qui n'étais plus dans le même état d'esprit.

Mais il existe une autre raison très forte qui nous pousse à continuer : le temps qu'on a déjà investi. Alors, "investir du temps", ça veut dire consacrer du temps à quelque chose pour obtenir un résultat. Quand on a lu 300 pages, on se dit qu'on ne peut plus arrêter. Sinon, ça veut dire qu'on a lu toutes ces pages pour rien. Résultat : on continue pendant 300 pages supplémentaires, même si on ne prend aucun plaisir à les lire.

Finalement, la difficulté n'est pas de décider si on a le droit d'abandonner un livre. Bien sûr qu'on en a le droit. La difficulté est de savoir à quel moment prendre cette décision. Après 20 pages ? 50 ? 100 ? Certains lecteurs se donnent une règle précise. Ils lisent les 50 premières pages et, s'ils n'ont toujours pas envie de continuer, ils arrêtent. Certaines personnes ne peuvent tout simplement pas abandonner. Elles iront jusqu'au bout, même si le livre fait 900 pages et qu'elles détestent tous les personnages depuis la page 12.

Personnellement, je n'ai pas de règle très claire. Je crois que je me pose surtout une question très simple : est-ce que j'ai envie de reprendre ce livre ? Si, plusieurs soirs de suite, je choisis de ranger un placard, de faire une lessive ou de regarder les informations à la télé (chose que je déteste !) plutôt que de lire, ce n'est pas très bon signe. Ça veut dire que c'est un mauvais signe. Franchement, le jour où faire du repassage devient plus attirant que le roman posé sur ma table de chevet, il est clairement temps de changer de livre. Vous n'êtes pas d'accord ?

The French to Go Podcast is produced by French Carte - Delphine Woda / [www.frenchcarte.com](http://www.frenchcarte.com),  
[frenchcarte@gmail.com](mailto:frenchcarte@gmail.com) - Sound : <http://www.freesound.org/people/klankbeeld/>



Creative Commons Attribution – NonCommercial NoDerivatives 4.0 International License